

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

234

vingtième année

Juin 1973

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	50 F	25 F
Etranger	60 F	30 F

Abonnement de soutien : 1 an : 60 F — Etranger : 70 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhagen. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Rik forbundet for sexuellt likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San-Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.).

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

• Copyright • Arcadie 1973 •

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600-LUISANT

Dépôt légal 1973. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGTIÈME ANNÉE

JUIN 1973

S O M M A I R E

Erwartung, par FRANÇOIS LESCUN 265

Don Carlos, énigme historique, par JUAN GARCIA. 272

Le combat d'*Arcadie* 281

Féminilia, par PIERRE FONTANIE 284

La robe encerclée, par GÉRARD MEZIERES 293

Erik, par HERCET 300

LIVRE :

Ma moitié d'orange, de Jean-Louis BORY 309

MARC DANIEL

ANDRE BAUDRY

LES HOMOSEXUELS

Edition Casterman

Collection VIA — Collection de poche

LE LIVRE QUE TOUS LES HOMOPHILES DOIVENT LIRE...
LE LIVRE QUE TOUS LES HOMOPHILES
DOIVENT FAIRE LIRE...

ARCADIE SE CHARGE D'EXPÉDIER CET OUVRAGE PARTOUT
OU VOUS NE POUVEZ LE FAIRE VOUS-MÊME...

Avec frais postaux :

1 livre : 10 F
2 livres : 20 F
3 livres : 29 F
5 livres : 48 F
10 livres : 90 F

Règlement :

ARCADIE — Chèque bancaire ou C.P.P. PARIS 10 664 02

HOMOPHILES :

Faites-vous connaître par les HOMOSEXUELS...

HOMOPHILES :

Enfin la VERITE sur l'homophilie...

ERWARTUNG ⁽¹⁾

par FRANÇOIS LESCUN.

Avenue Montaigne, je vous prie.

A peine me suis-je enfoncé dans la banquette arrière que les premières gouttes, lourdes et maladroitement, s'écrasent contre le pare-brise. Quelques grosses larmes commencent à rouler sur la pente du verre, brouillant déjà le décor de la place : chassé-croisé des phares blancs et rouges, poursuite enfiévrée des enseignes lumineuses qui tricotent jusqu'aux toits leurs soudaines façades de mensonges. Quel été ! Le chauffeur, avec un grognement, met en marche les essuie-glace. Les deux petits balais nerveux raclent les gouttes et dans l'un de leurs deux faisceaux je vois repaître, comme avivée, aiguisée par la pluie, l'étoile bleue, lourde et foisonnante, compliquée à plaisir, du cinéma Gaumont. (Tiens, on dirait qu'ils ont commencé à le démolir.) Dans l'un, puis dans l'autre, avant qu'elle se dissolve dans la nappe ruisselante des vitres latérales. Dix minutes, un quart d'heure peut-être, et je saurai s'il est venu.

Pendant que je jouais pour lui, il s'est approché silencieusement du piano et, d'une chiquenaude, il a libéré le balancier du métronome. La tige métallique s'est mise à hocher sa lourde tête bruyante, à contre-temps. Je jette un regard par-dessus mon épaule et je rencontre ses yeux attendris, ses yeux noisette, ses yeux frileux et pensifs à peine avivés par le sourire de sa taquinerie. Je m'enfonce avec une ardeur accrue dans ma tumultueuse improvisation. Il faut que je domine le crépitement grincheux de ce métronome, que je submerge son ironie possible, que j'emporte l'adhésion de son cœur dans cette grande vague de musique délirante. Les arpèges cascadenent tout au long du clavier,

(1) *Attente*, titre d'une Cantate de Schönberg.

se brisent douloureusement les uns sur les autres, les dissonances rejaillissent en mille éclats de verre coupants. Comprends-tu que je souffre mille morts, que je joue pour toi, pour toi seul au monde et depuis toujours, et que si tu ne m'écoutes pas, je jouerai seul jusqu'à la fin du monde ? L'orage imminent s'amoncelle ; par la fenêtre ouverte de ma chambre, il enfourne des brassées de linge mouillé, et la chambre devient si petite, si étroite, si suffocante ! Des gouttes de sueur perlent à mon front, un filet d'eau glacée coule de mon aisselle, collant soudain les plis de ma chemise. Que je me vide, que j'expulse hors de moi tout cet orage de cris et de tumulte, toute cette boule de fureur et de désir et de désespoir ! Il s'est approché de nouveau dans mon dos. il a penché son visage au-dessus du mien, il a plongé ses deux longues mains fraîches dans le col de ma chemise ouverte, frôlant d'abord la peau brûlante, puis caressant longuement les deux pointes frissonnantes de mes seins. Joue contre joue, à mi-voix, tout près de l'oreille, mais aussi très loin sous le battement persistant du métronome, et le temps paraît pourtant suspendu, parfaitement immobile : J'aime ce que tu joues.

On n'avance plus. Seuls les essuie-glace du taxi bloqué par l'embouteillage remuent frénétiquement, et les rafales de pluie semblent vouloir rivaliser de violence avec eux. Où sommes-nous ? Je devine, dans un des faisceaux balayés du pare-brise, le gros oignon gris de Saint-Augustin. On n'aurait pas dû passer par là... Il va m'attendre, il sera de mauvaise humeur, il sera peut-être même reparti. S'il est venu... Un grand jeune homme blond qui dîne souvent ici avec vous ? Il m'a chargé de vous dire qu'il ne pouvait pas vous attendre plus longtemps, il vous retéléphonerà.

Le culbuto, oublié par l'un des enfants sur la table du téléphone. Du bout du doigt, il caresse distraitemment le jouet grotesque au visage ricanant et rubicond, il le pousse un peu, le laisse revenir avec un bruit de grelot sur sa lourde assise. Puis il l'incline un peu plus fort, comme s'il s'agaçait de sa résistance : Pourquoi ? Parce que je ne veux pas, c'est tout. D'ailleurs, j'ai à faire. Je t'ai déjà vu deux fois cette semaine. Visage tendu, fermé, impénétrable. Une violente chiquenaude au culbuto qui ploie sous l'affront, rebondit, puis se balance avec une ridicule opiniâtreté : Et puis c'est non. Inutile d'insister. D'ailleurs,

je m'en vais... Cette fois, le culbuto, surpris par la violence du choc, a presque heurté la table de sa grosse tête et les grelots de son rire vide résonnent un long moment.

Les enfants ont fini leur goûter sous le cerisier. Des moineaux à ressort sautillent autour de nous, picorent une miette de pain, reculent d'un bond, effrayés par leur audace. Derrière nous, les faucheurs progressent à pas de loup, certains le torse nu. Les faux se balancent avec un sifflement léger, un froissement de soie, les tiges de blé s'abattent comme des quilles insonores, une faux parfois jette un éclair. Nous sommes cernés par eux, bientôt nous serons débussqués, il est temps de quitter l'ombre dorée de notre cachette. Alors, tu viens demain, pour mon goûter d'anniversaire ? Impossible : devoirs de vacances à finir, une course à faire avec sa mère... Quoi ? Tu ne passeras même pas me voir ? Nous marchons, presque silencieux maintenant, dans le chemin creux qui longe la rivière. Nous pourrions faire nos devoirs ensemble ? Il ne répond même plus. Avec un bâton qu'il a ramassé, il frappe au passage les hautes orties blanches qui bordent le chemin ; les orties s'abattent mollement, puis se redressent, certaines demeurent brisées. Nous approchons du déversoir dont la rumeur sourde et continue, entrelacée parfois de clapotements plus aigus, envahit peu à peu notre silence. La roue du moulin, énorme, abandonnée, ses pales dégoulinantes de mousse au vert trop vif, mâchoires ouvertes sur le vide. Bon, s'il n'y a vraiment rien à faire, je ne dis plus rien. Dimanche, nous retournerons nous baigner au barrage, peut-être ?

La circulation est redevenue fluide. Tout s'est fluidifié. On n'entend plus que le chuintement des pneus sur la chaussée luisante, un froissement de soie. Les essuie-glace refoulent péniblement de véritables cataractes, deux torrents d'eau qui rejaillissent, opaques, de chaque côté du pare-brise, et si rapides que soient leurs oscillations, ils ne parviennent plus à écarter le rideau liquide. Et moi aussi j'éprouve cette résistance de l'eau, cette eau envahissante qu'aucun effort ne peut plus contenir et qui revient de partout à la fois, assaut de vagues successives et infranchissables. Aucune idée de l'endroit où nous sommes ; je ne me rappelle même plus où je vais, quel trajet je fais. Si, maintenant, comme les meubles d'une chambre quand on rouvre

les yeux, tout se remet en place, très vite. Je reconnais le bas de l'avenue Roosevelt, et voici que nous traversons, grande fête foraine prétentieuse et détrempée, le Rond-Point des Champs-Élysées.

Au milieu de la fête, quand le salon de ma grand-mère est déjà rempli de vieilles femmes caquetantes, battant l'air méphitique de leurs éventails déplumés — d'un geste hargneux qui découvre un avant-bras diaphane et, à bout de course, leurs visages plâtrés, simplement troués de golfes d'ombre ou de méchants petits yeux de crevettes, et où les bouches édentées s'essaient parfois à des sourires grimaçants ou happent des petits fours qu'il faudra ruminer longtemps dans un lourd va-et-vient de fanons, tout à coup la porte s'ouvre et une vieille sorcière encore plus hideuse que les précédentes pénètre dans le salon, traînant derrière elle un jeune garçon pâle et brun, entièrement vêtu de satin blanc (c'est ainsi que je le vois), d'une beauté si parfaite, si violente, si rare, si troublante et inattendue dans cette mascarade de vieilles folles, que des sanglots soudains me submergent. On présente la mégère (elle pourrait être sa grand-mère à lui, je n'entends plus qu'un brouillard de voix), mais lui, personne ne lui adresse un mot, on semble ne pas le voir. Il s'avance à travers le salon, intimidé, tremblant, surpris, comme jeté dans les ténèbres au sortir d'une trop vive lumière ; il vient vers moi d'un pas hésitant : Pourquoi tu pleures, toi ? Tu sais bien que tu n'es pas seul. Puisque je suis venu... Tu es venu, mais qui es-tu, toi que je ne connais pas ? Crois-tu que je ne le sache pas ? Tu es moi. Moi seul. Moi perdu. Ce double de moi qui n'a pas vécu, qu'on n'a pas laissé vivre. Que peut-il naître de notre étreinte, ce jeu de miroir ? La déchirure de l'absence, et quoi d'autre ? Ton regard est un hameçon qui m'arrache le ventre... A ce dernier mot, les vieilles se sont dressées toutes ensemble, elles se jettent sur le bel enfant revêtu de lumière et de satin blanc, en un instant elles lui arrachent tous ses vêtements (et il paraît encore plus blanc et plus lumineux dans sa nudité soumise), elles sortent de leurs jupons empesés des serpes et des faucilles et, sans que j'aie la possibilité de faire un geste pour les retenir, elles abattent sauvagement ses membres qui tombent un à un sur le tapis.

Je sursaute comme au pincement d'un nerf. Le taxi, sans

le moindre bruit, glisse dans l'avenue Montaigne. Les essuie-glace se débattent de plus en plus vite. De lourds nuages se traînent au ras des toits, le ventre ensanglanté par les lumières haveuses de la ville. Le phare de la Tour Eiffel balaie péniblement leurs assauts successifs, mais infranchissables.

Nous laissons dériver la barque. Des profondeurs de l'eau, transparente et chaude comme une joue, émane une lumière d'aquarium. Un coup de rame de temps en temps, un bref clapotis dans le silence crissant d'insectes et de soleil, la luxuriante tapisserie ancienne des mousses et des plantes aquatiques se brouille sous une fuite de vibrations concentriques. Le herceau de l'ombre nous recouvre tout à coup, les reflets s'éteignent et la fraîcheur s'abat sur nos épaules. On se baigne ? Je ne peux pas, je n'ai pas mon maillot. Qu'est-ce que ça fait ? Personne ne nous verra. A c't'heure-ci, nos vieux font la sieste. Tu vas quand même pas te gêner pour moi, non ? et d'un air très sérieux tout à coup : Tu sais, j'en ai vu d'autres. Et déjà ses vêtements tombent un à un dans le fond de la barque. Il me jette un sourire complice et encourageant au moment où le slip s'envole à son tour. La nudité de son jeune corps un peu efflanqué mais où les muscles commencent à s'affirmer allume la nacre de l'ombre. Une brève explosion de soleil entre deux branches un instant disjointes par un souffle de vent. Le choc brutal d'un corps qui plonge, et son éclat de rire, volée de cloches étourdissantes : Viens vite ! Tu vas voir comme elle est bonne ! Toute la longue fuite de l'eau répète son appel. Je sors de ma stupeur. Je me dépêche de me déshabiller et de le rejoindre. Viens, par ici il n'y a pas de fond. Il m'éclabousse : Prends ça, poule mouillée ! et il se remet à rire, ses fins cheveux couleur de sable déjà noircis et collés sur son front. Nous remontons un peu à contre-courant l'un derrière l'autre. Nos pieds s'enfoncent mollement dans la mousse et la vase. Et puis il se retourne vers moi, ruisselant d'eau et de lumière. Alors tu arrives ? et je vois avec stupéfaction que son sexe commence à monter, tremblant légèrement sur ses poils emperlés de gouttes d'eau. Son regard a croisé le mien, s'abaisse, il sourit et dit simplement : Tu vois. Un flux de sang, depuis mes genoux tremblants et glacés par la coupure de l'eau, me monte à la tête comme une bouffée d'éther. Moi aussi, je m'aperçois que je suis tout raide. Mille cloches sonnent dans mon sang, à toute volée. Je suis près de lui, je suis contre lui,

dans ses bras, le monde entier a cessé de battre, il n'a plus d'autre vie, pour un instant, que la sienne et la mienne, indiscernables. Un instant dont je voudrais ne jamais revenir. Visage enfoui dans le creux de son épaule, nuit primitive, infiniment douce et veloutée, retrouvée enfin. Contact brûlant de nos deux corps où ruissellent encore des filets d'eau glacée. Abîme où nous nous fondons enlacés. Mes mains fiévreuses descendent lentement se poser sur ses hanches, puis caressent la courbe ferme de ses fesses, tandis que ses doigts commencent à agacer mon sexe tendu. Maintenant, nous ne nous quitterons plus. Jamais, jamais. C'est promis ? Juré. Sa petite langue avide se plonge entre mes lèvres et je la sens qui va et vient dans ma bouche.

Il s'acharne de nouveau sur le culbuto. Mes doigts glissent furieusement sur les touches, accrochant parfois un dièze au passage, stridence en coup d'épingle. La lumière envahit déjà le grand salon reposé. A travers les rideaux des portes-fenêtres, gonflés par une brise légère et peuplés de longs anges attentifs, on devine la pelouse ensoleillée et les arbres du parc qui s'éveille. Accoudé sur le piano fermé, il suit mon jeu, il me regarde en souriant, sa chemise blanche brodée (souvenir d'un voyage au Maroc) est largement ouverte sur son cou délicat et la chaleur familière de sa peau. Ses yeux verts ont la profondeur lumineuse et changeante d'une rivière paresseuse en été. Ses boucles brunes, brouillant d'asparagus. Si tu ne m'écoutes pas, je jouerai seul jusqu'à la fin du monde... Il m'écoute, il sourit, il semble perdu dans une rêverie qui fait passer dans son regard tout un film de paysages nuageux indéchiffrables, un ciel d'automne en perpétuelle dérive et métamorphose. Pourquoi ne me regardes-tu plus ? Mais il m'écoute, et je joue sans rien dire, et tout à coup, il murmure, comme à regret : Non, tu le sais bien, ce n'est plus possible...

Quelques grosses larmes commencent à rouler sur la pente du pare-brise, brouillant déjà le décor de la place : chassé-croisé des phares blancs et rouges, poursuite enfiévrée des enseignes lumineuses qui tricotent jusqu'aux toits leurs façades de mensonges. Le chauffeur, avec un grognement, met en marche les essuie-glace. Les deux petits balais nerveux aussitôt raclent les gouttes. L'étoile bleue du Gaumont, lourde et foisonnante, compliquée à plaisir, encore multipliée par mes larmes.

ERWARTUNG

Enfin, monsieur, je vous attends. Où voulez-vous aller ?
— Pardonnez-moi, Je ne sais plus.

Il ne s'est rien passé.

FRANÇOIS LESCUN.

M. BALKA

ORATORIO

« *Un hymne à l'amour* »

N.R.F. — 248 p. — 26 F

DON CARLOS,

ÉNIGME HISTORIQUE

Une des énigmes historiques qui n'ont jamais été résolues, et qui ne le seront peut-être jamais, est celle de la vie et de la mort de Don Carlos, fils du roi Philippe II et héritier du trône d'Espagne.

Qui était Don Carlos ? que pensait-il ? que ressentait-il ? quelle fut la cause de son emprisonnement et de sa mort ? Depuis quatre siècles, les historiens se penchent sur ces questions et aucune réponse certaine n'a pu y être apportée. Des opinions, des théories, oui, mais pas de preuves absolues.

En gros, les théories sur le « mystère de Don Carlos » peuvent se ranger en trois catégories totalement différentes.

Première image : Don Carlos nous est présenté comme le préféré des poètes (et notamment Schiller, qui a inspiré le célèbre opéra de Verdi), prince romantique, beau, chaste, amoureux de sa jeune belle-mère Isabelle de Valois. Face à lui, l'image sombre, cruelle et vindicative de son père qui, pour se venger, le fait emprisonner et assassiner.

Deuxième image : Don Carlos est un prince généreux et bon, qui souffre des cruautés et des injustices de son père et se sent en sympathie avec les rebelles de Flandre, dont il partage les idéaux de liberté et d'indépendance, au point d'entrer en relations avec eux et de payer de sa vie cette trahison de la politique royale.

Troisième image enfin, qui s'inspire de la version « officielle » du temps de Philippe II : un prince rachitique, impuissant, schizophrène, à demi-arriéré mental, qui s'attaque à son père par pure perversité, et que celui-ci, après avoir souffert en silence ses injures et ses attaques, se décide à faire enfermer pour éviter à l'Espagne le danger d'avoir un jour comme roi ce monstre. Une fois en prison, le malheureux fou se laisse mourir sous les yeux impuis-

sants du roi, qui a fait passer son devoir avant ses sentiments paternels.

La vérité se trouve-t-elle dans un de ces trois portraits ? ou est-elle encore ailleurs, dans une quatrième explication inconnue des historiens d'autrefois ?

En lisant et relisant tout ce qui a été écrit sur cet énigmatique personnage, je me suis fait, petit à petit, une opinion sur le sujet, et je veux en faire part aux lecteurs d'*Arcadie* car elle me semble apporter un peu de lumière dans les ténèbres de la vie de ce prince infortuné.

*
**

Don Carlos, infant d'Espagne, naquit le 8 juillet 1545, fils de l'infant Don Philippe, futur Philippe II d'Espagne, et de sa femme Marie de Portugal. Philippe et Marie étaient cousins germains et s'étaient mariés à seize ans. Marie mourut lors de l'accouchement et l'enfant fut donc privé de la tendresse maternelle.

Les historiens favorables à Philippe II tirent de ces faits des arguments pour prouver la folie de Don Carlos, en ajoutant que les familles royales d'Espagne et de Portugal avaient l'une et l'autre des antécédents psychiatriques (qu'on se rappelle Jeanne la Folle, grand-mère de Philippe II, et Isabelle de Portugal, épouse de Jean II). A quoi nous pouvons répliquer que l'âge de seize ans pour les parents n'a rien d'anormal, et ne justifie en rien la naissance d'enfants tarés. La proche parenté des deux époux, elle non plus, n'est pas un argument probant : tous les princes de l'époque se mariaient entre cousins, ce qui ne les empêchait pas de donner naissance à des enfants aussi intelligents qu'Isabelle la Catholique, Charles-Quint, ou, un peu plus tard, Louis XIV.

Quant au fait que Don Carlos fut élevé sans mère, il a certes pu marquer le développement affectif de l'enfant, bien que le mal eût sans doute été plus grand si sa mère était morte alors qu'il avait déjà plusieurs années. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas privé de tendresse et d'affection comme on l'a dit parfois, car sa tante, Doña Juana, et sa gouvernante Doña Leonor de Mascareñas, l'entourèrent de soins et tinrent la place de sa mère disparue.

Restent les cas de folie constatés dans les antécédents familiaux de Don Carlos. Ils sont réels ; mais notons ici

qu'on peut y ajouter au moins deux cas d'homosexualité : les rois Jean II et Henri IV de Castille, ancêtres directs du prince — si tant est que l'hérédité joue un rôle en pareil domaine (1). Retenons ce fait pour la suite de notre enquête.

A la vérité, il semble que l'infant Carlos n'ait été abandonné et négligé par personne, sinon par son père. Non que nous puissions en faire reproche à celui-ci : ses obligations de prince héritier d'abord, de roi ensuite, l'empêchaient de se consacrer à la vie de famille. Aux environs de 1550-1560, la puissance de la monarchie espagnole était à son sommet. L'Espagne, les Pays-Bas, la Franche-Comté, la majeure partie de l'Italie, la presque totalité de l'Amérique, d'innombrables terres d'Afrique et d'Asie, formaient « l'empire où le soleil ne se couchait jamais ».

Pour gouverner cet immense domaine, il fallait être sans cesse en mouvement. De 1548 à 1551 Philippe est envoyé par son père en Flandre et en Allemagne (la couronne impériale d'Allemagne faisait aussi partie des couvre-chefs de Charles-Quint). En 1551, il rentre en Espagne, mais ne tarde pas à repartir pour l'Angleterre, où il épouse la reine Marie Tudor et reste quelques années pour gouverner à ses côtés. En 1555, il revient en Espagne pour recueillir les couronnes de Castille et d'Aragon, devenues libres par l'abdication de Charles-Quint. De là, il repart encore pour les Pays-Bas, et ne regagne la péninsule qu'en 1559. Comment, dans ces conditions, le petit prince Carlos aurait-il pu éprouver de l'affection pour ce père toujours absent ?

Philippe II, de son naturel, était froid et distant. Personne ne fut jamais moins propre à inspirer la sympathie, à plus forte raison la tendresse. Quand il retrouva son fils, âgé de quatorze ans, celui-ci vit certainement en lui le roi beaucoup plus que le père, et Philippe II ne fit rien pour rompre la glace.

De la vie que Carlos avait menée jusqu'alors, entouré de femmes, dans les châteaux austères et sévères de la cour d'Espagne, nous ne savons pas grand-chose. Sa tante préférée, Doña Juana, l'avait quitté en 1552 pour épouser le roi de Portugal. Les ambassadeurs étrangers parlaient de lui, à l'occasion, dans leurs rapports secrets, mais sans doute ne connaissaient-ils eux-mêmes que des racontars. Quant à l'historien officiel de Philippe II, Cabrera, son témoignage

(1) Henri IV de Castille a eu les honneurs d'*Arcadie* : Marc Daniel, *Henri IV le guère-galant*, n° 75, mars 1960.

est des plus suspects, car il ne devait arriver à la cour que longtemps après la mort de Don Carlos, et il n'avait donc aucune connaissance personnelle de ce prince.

Toutefois, une phrase de Cabrera nous ouvre des horizons : parlant de la mort de Don Carlos, il écrit : « Les plus courageux se regardaient en silence, la bouche close. » Quelles étaient donc les anecdotes qui couraient les rues de Madrid sur la jeunesse du prince héritier ? L'ambassadeur de Venise Tiepolo dit que, lorsqu'il était au berceau, « il mordit ses nourrices et même arracha le bout des seins à trois d'entre elles, causant ainsi leur mort ». Baodero, autre ambassadeur, écrit en 1557 — Carlos avait alors douze ans — « qu'il aimait à voir massacrer les animaux à la chasse et faisait preuve d'un caractère féroce ». Cabrera relate qu'à l'âge de sept ans, le prince voulut faire pendre un page qui l'avait offensé et que, pour le calmer, on dut pendre un mannequin à la ressemblance du page.

Que valent ces récits ? Y a-t-il en eux une part de vérité, ou sont-ce de vulgaires racontars ? Un enfant à qui les dents poussent trop tôt peut mordre ses nourrices sans qu'il soit un monstre pour autant. Prendre plaisir à voir massacrer le gibier est plus inquiétant, mais les gastronomes n'hésitent pas à plonger des homards vivants dans l'eau bouillante. Quant à l'anecdote du page, elle prouve surtout que Don Carlos était de caractère coléreux, comme l'étaient son père Philippe II et son grand-père Charles-Quint.

D'ailleurs ces anecdotes, telles que les racontent les ambassadeurs, leur paraissent être plutôt des signes de « fierté » que de cruauté : ils y trouvaient l'annonce d'un futur nouveau Charles-Quint.

Depuis l'âge de onze ans, le jeune prince avait une Maison, composée des gentilshommes les plus nobles d'Espagne, avec comme gouverneur Don Antonio de Rojas, puis, après la mort de ce dernier, un seigneur « de grande sagesse et sévérité de mœurs » nommé Don Honorato de Juan. Une lettre de l'empereur Charles-Quint à Honorato de Juan jette une certaine lumière sur le caractère du prince : « Je vous charge de l'amener, par tous les moyens, à la modération et à la tempérance, car on me dit qu'il est par trop désinvolte à présent. » Par « désinvolte », entendons que Carlos était libre d'allures et audacieux ; portrait d'un prince rebelle tracé, dès son enfance, par son perspicace grand-père.

Peu après l'abdication de Charles-Quint, son petit-fils (qui avait alors onze ans) obtint d'aller le voir dans son lieu de retraite, au monastère de Yuste. L'ambassadeur Baodero écrit que le vieil empereur le reçut « en grande estime et suprême grâce ». Un trait de caractère à ce propos : Charles-Quint racontait un jour à l'enfant comment il avait, jadis, échappé aux troupes protestantes de Maurice de Saxe en s'enfuyant d'Innsbruck. Carlos, indigné, s'écria que, lui, il ne fuirait jamais devant personne. L'empereur, dit Baodero, fut heureux de trouver dans son héritier un esprit aussi royal.

Jusqu'à présent, rien ne nous laisse entrevoir la destinée d'un être arriéré, dégénéré ou schizophrène. Les défauts qu'on signale en lui — l'orgueil, la colère, la gloutonnerie — sont ceux de son père et de son grand-père. (On raconte que Charles-Quint buvait jusqu'à quatre litres de vin du Rhin à son dîner, avec force viandes, et qu'il était si coléreux qu'il allait jusqu'à frapper l'impératrice son épouse. Quant à Philippe II, il était si orgueilleux qu'un jour, alors qu'il faisait sa toilette, il mit précipitamment son chapeau à l'arrivée du cardinal Tavera pour éviter que celui-ci ne fût convert devant lui alors qu'il était lui-même tête nue. Son contemporain Thomas Walsh le décrit comme « suprêmement irritable et peu raisonnable en certaines occasions »).

Physiquement, Don Carlos nous est dépeint par Baodero comme assez disgracié, avec une grosse tête, une voix faible et aiguë, un manque de muscles résultant de son horreur du sport et des exercices de plein air.

Il est certain que c'était un garçon plutôt chétif. Quant à la grosse tête et à la voix aiguë, elles ne signifient rien : bien des hommes de haute valeur intellectuelle ont des têtes volumineuses, et la voix aiguë n'a rien à voir avec l'aliénation mentale, comme le prouve le fait que les deux dictateurs espagnols du XX^e siècle, Primo de Rivera et le général Franco, ont eu l'un et l'autre une voix aiguë et peu virile, sans que personne ait jamais mis en doute leurs capacités intellectuelles.

Don Carlos avait deux professeurs et un aumônier. L'un d'entre eux s'appelait Don Garcia de Tolède et était le frère du fameux duc d'Albe ; il ne s'entendait pas avec son élève et ne cessait de se plaindre de lui auprès du roi. L'aumônier, au contraire, donnait toujours raison au jeune homme. Quant à Don Honorato de Juan, le plus intelligent

des trois, il s'efforçait de garder une attitude impartiale et pondérée.

C'est précisément une lettre de lui à Philippe II, datée de 1563 (Carlos avait dix-huit ans) qui, pour la première fois, tire une sorte de sonnette d'alarme à propos du prince. « Je supplie Votre Majesté de me pardonner mon audace et de détruire cette lettre », écrit Don Honorato ; et, ayant exposé diverses frasques du jeune homme, il conclut : « Quant à la cause que j'attribue à tout cela, Votre Majesté l'apprendra sans doute quelque jour. »

De quelle « cause » s'agit-il donc ? On a souvent pensé que c'était un début d'aliénation mentale. Mais alors, Philippe II aurait ordonné une visite médicale. Or, loin de là, il se borne à demander à Don Garcia de Tolède de surveiller les visites que reçoit le prince. C'est donc qu'à son avis le danger venait de ces visites.

Alors... nous sommes amenés à penser, à notre tour, aux « mauvaises fréquentations » si souvent reprochées aux jeunes homosexuels. En ce xvi^e siècle catholique, l'homosexualité (la « sodomie ») était punie de mort en Espagne, sans rémission, aussitôt que le délit était reconnu. Sachant ce que nous savons de l'orgueil de Don Carlos, il devait se juger au-dessus des lois. Mais Philippe II, le roi catholique par excellence, le gardien de la foi ? Imaginons, même aujourd'hui, ce que serait la réaction d'un Carrero Blanco ou d'un Oriol (2) s'ils apprenaient que leur fils est homosexuel !

Face à cette loi inexorable, que pouvait penser un homosexuel de ce temps ? pensait-il la loi juste ? se révoltait-il contre elle ? on peut imaginer que Don Carlos, s'il sentait en lui cette attirance, ne pouvait que détester celui qui était à ses yeux le symbole de la loi injuste et cruelle : le roi — son propre père. Dès lors ils étaient condamnés à être ennemis.

Depuis quelques années, Philippe II, veuf de Marie Tudor, s'était remarié avec la princesse française Isabelle de Valois. Il avait trente-deux ans et elle quinze au moment du mariage — juste l'âge de Don Carlos, à qui elle avait été précédemment fiancée. Certains historiens ont imaginé un roman d'amour entre le jeune beau-fils et la jeune belle-mère, mais rien ne confirme cette hypothèse. Ce qui est

(2) Ministres espagnols qui ont participé à la mise en vigueur de la loi anti-homosexuelle de « péril social ».

certain, c'est que Don Carlos trouva dans la nouvelle reine une compagne de son âge, douce et bonne, bien moins renfermée et fanatique que les autres personnes de la cour espagnole, à l'exception de ses deux tantes Doña Maria et Doña Juana.

A ce propos, on peut remarquer que ces trois femmes — Maria, Juana, Isabelle — manifestèrent toujours pour le prince une affection sans limites, même après son emprisonnement et sa mort. (« Je vous assure », écrivit Isabelle à sa mère Catherine de Médicis, « que je ressens son malheur comme si c'eût été mon fils ». Ce n'est guère là le langage d'une amante éplorée, mais bien celui d'une amie affligée). Auraient-elles réagi ainsi, toutes les trois, s'il était traître à son pays ou à sa religion, comme certains le prétendent ? ou si c'était un monstre, un dégénéré cruel et vicieux, comme le disent d'autres ? On objectera qu'elles n'auraient pas davantage manifesté tant de fidélité à un « sodomite ». C'est possible ; mais il est bien probable qu'elles ne surent rien de ses goûts sur ce point. Alors comme aujourd'hui, l'inclination homosexuelle était une chose si criminelle qu'on la dissimulait soigneusement aux yeux de la famille. Ce qui n'empêche pas les femmes — mères, tantes ou sœurs — d'éprouver bien souvent une affection particulière pour les garçons qui ont ce penchant, même si elles l'ignorent. Nous connaissons tous des exemples de ces mères qui préfèrent leur fils homosexuel à leurs autres enfants, de ces femmes qui aiment à vivre entourées d'homosexuels. Est-ce cela qui explique l'affection fidèle de Doña Juana, de Doña Maria et de la reine Isabelle pour Don Carlos ? La question peut être posée.

Le 12 février 1559, Don Carlos prête serment comme héritier du trône. Et — chose curieuse — c'est à ce moment que commencent ses difficultés avec son père. Quand, au cours de la cérémonie, sa tante Doña Juana vint pour lui baiser la main selon le protocole, il l'en empêcha et l'embrassa tendrement. Mais, un instant plus tard, le duc d'Albe ayant fait semblant d'oublier le geste rituel, le prince le rappela impérieusement et l'obligea à l'accomplir. Cette hostilité manifeste entre le prince héritier et le tout-puissant ministre fit sensation. Que reprochait donc Carlos au duc d'Albe ? d'être l'inspirateur de la politique cruelle de Philippe II aux Pays-Bas, ou d'être le frère de Don Garcia de Tolède ? Il est difficile de répondre à cette question.

En 1561, le prince fut envoyé comme étudiant à l'Uni-

versité d'Alcalá de Henarès ; il y eut pour compagnon Don Juan d'Autriche, fils illégitime de Charles-Quint, le duc Alexandre Farnèse, et son propre cousin germain l'archiduc Rodolphe d'Autriche, qui était destiné à devenir célèbre comme empereur et comme homosexuel.

C'est à Alcalá que se produisit un événement capital dans la vie de Don Carlos : en descendant un escalier, il tomba et se blessa gravement à la tête. Selon les chroniqueurs « officiels » de l'époque, il se rendait à un rendez-vous secret avec une fille, d'où l'absence de lumière dans l'escalier. Quoi qu'il en soit, il fut entre la vie et la mort pendant cinquante-six jours et dut subir une trépanation. Il guérit, mais lentement, et plusieurs mois plus tard le roi le déclara encore trop faible pour l'emmener avec lui à la séance solennelle des Cortès de Valence, Aragon et Catalogne.

A partir de ce moment, la trajectoire du prince devient de plus en plus tragique et obscure. Certains témoignages le présentent comme un être violent, coléreux, brutal, tyrannique ; ils racontent qu'un jour, parce que ses chaussures lui faisaient mal, il ordonna de les faire manger au cordonnier qui les avait faites ; qu'il sortait la nuit avec ses pages et insultait les femmes dans la rue ; et — c'est l'écrivain français Brantôme qui le précise — qu'il avait pour compagnon un Français nommé Bossulus, connu pour ses « mauvaises mœurs ». S'il y a du vrai dans ces anecdotes, retenons-en que Carlos était toujours en compagnie de ses pages, c'est-à-dire d'une bande d'adolescents, qu'il avait pour ami un homme de « mauvaises mœurs », et qu'il méprisait les femmes. Ajoutons qu'il avait une prédilection particulière pour un acteur nommé Cisneros, et que le Grand Inquisiteur Espinosa, informé de la chose, fit chasser l'acteur de la ville. Don Carlos, hors de lui, injuria le Grand Inquisiteur et — selon Cabrera — alla jusqu'à le menacer d'un poignard. Réaction typique, et bien normale, d'un jeune homme orgueilleux et fier contre un prêtre qui se mêle de sa vie privée et le prive de la présence de son ami.

Finalement, le mot de l'énigme nous est peut-être fourni par l'ambassadeur Solorzano, qui écrit : « En ce qui concerne le prince, je pourrais dire bien des choses, mais il est plus convenable de les taire. » Or, à cette époque, il existait UN sujet dont on ne devait pas parler : c'était la sodomie. L'allusion est donc assez claire, si on sait la replacer dans son contexte.

En 1564, le roi se décide à enlever d'auprès de son fils

JUAN GARCIA

Don Garcia de Tolède, et à le remplacer par le duc d'Eboli, homme beaucoup plus souple et diplomate. Eboli était en outre ami intime du roi lui-même, et cette nomination peut être considérée comme une tentative de rapprochement du père avec son fils.

Don Carlos avait alors dix-neuf ans. La grande question allait se poser : celle de son mariage, et de l'avenir de la dynastie. Et c'est à ce moment que l'Europe s'aperçut que quelque chose d'anormal couvait à la cour d'Espagne.

(A suivre.)

JUAN GARCIA.



ROGER PEYREFITTE

UN MUSÉE DE L'AMOUR

Un livre rare, d'une beauté convaincante..., illustrée de tous les objets d'art que possède Roger Peyrefitte... Une collection unique d'objets érotiques...

Ed. du Rocher — 190 p. — 46 F

LE COMBAT D'ARCADIE FACE A LA BÊTISE

Oui, vraiment, depuis vingt ans, nous luttons ici... tout simplement... contre la bêtise : cette bêtise « au front de taurcau » (Flaubert), cette bêtise « qui seule peut nous donner une idée de l'infini » (Renan) — la bêtise fustigée, dénoncée, aussi bien par les Swift que par les Diderot et les Einstein ... et combien d'autres parmi les phares de l'humanité tout entière, de la plus orientale à la plus occidentale.

La bêtise...

La bêtise... et le préjugé.



Car enfin, l'homosexualité est un fait.

Peut-on se rebeller contre les faits ?

Quand ils sont nuisibles à l'homme, voire à l'animal, voire aux plantes, certes, oui, on peut s'évertuer à combattre ces faits, et leurs conséquences.

Mais quand ils ne sont en aucune manière nuisibles à qui que ce soit (peut-être même bénéfiques, nous l'avons souvent remarqué) — quelle est cette folie furieuse de vouloir lutter contre des réalités inoffensives, au nom de traditions aberrantes, dont le sort est depuis longtemps réglé ?

Que les psychanalyses les plus ingénieuses et subtiles, à la rigueur, s'amusent à « exploiter » (?) les origines, parfois, du fait — on peut l'admettre.

Que les sciences sérieuses, les mieux dotées de moyens d'investigation, cherchent à en saisir les processus minoritaires, voire accidentels ; d'accord, bien sûr.



Mais « les faits sont têtus ». L'homosexualité existe, et elle est là, elle est toujours là, partout, dans sa minorité

(que rien n'autorise à mépriser) et qui conditionne la vie de millions d'hommes — comme d'autres millions sont daltoniens ou gauchers, voire boîteux, si vous y tenez ! — mais parfaitement sains d'esprit et de caractère, et capables — comme tous les majoritaires (tous ?) d'être utiles et fraternels à cette famille humaine, où personne ne devrait s'arroger le droit de mépriser quiconque... s'il est inoffensif. Alors ?

*
**

Si, aujourd'hui encore, dans telles administrations, telles entreprises industrielles, commerciales, voire chez quelques petits patrons, l'homosexualité de leurs employés simplement soupçonnée, même sans aucun incident ni « scandale » (!) peut amener des catastrophes, c'est le triste effet de cette bêtise — « la bêtise par répulsion séculaire », pourrait-on dire !

Les faits sont têtus, certes, mais les stupidités le sont aussi ! hélas ! — dans des esprits empoisonnés par dix-neuf siècles de folie anti-sexuelle.

Rares, trop rares, sont ceux qui peuvent, et qui, alors, doivent « par dignité », comme l'a fait Jean-Louis Bory, ne rien cacher de leur état sexuel minoritaire — à la Télévision Française le 17 février, et le 15 mars Certes, après Cocteau, Peyrefitte, du Dognon, Portal, Guérin et quelques autres auteurs bien peu nombreux — les Montherlant, les Green et les Jouhandeau ont bien fini, à plus de soixante-dix ans, par confier à des livres que ne lit pas la foule, leurs préférences sexuelles, voire leurs performances sur ce terrain : c'était déjà un certain mérite, contre la bêtise et l'obscurantisme. Ils ont préparé (?) la sincérité des jeunes, leur exigence de sincérité.

*
**

Un des aspects, de cette révolte actuelle de la jeunesse, fustige l'immobilisme du préjugé : il y a là un mouvement en perspective, une révision possible, probable... « sans pour autant s'abandonner aux utopies de la matière » (écrivait Alain Ravennes dans *Le Monde* (page 10 du 5 avril).

Peut-on attendre, grâce à cette évolution, un ralliement au bon sens, qui reconnaîtrait sans réticence l'égalité civique, judiciaire et morale des minoritaires et des majori-

LE COMBAT D'ARCADIE

taires, en fait de sexualité ? Et, bien sûr, dans le cadre de lois communes, de règlements parallèles ? Comme 89 avait proclamé, puis établi, l'égalité raciale et religieuse.

*
**

La bêtise, c'est de ne pas vouloir *voir* les réalités. Toute la réalité. Quel serait en fait le mal de cette nouvelle égalité ?

Aucun.

BATI - GHRA

ENTREPRISE GENERALE DU BATIMENT

54, rue d'Amsterdam, 75009 Paris

Tél. : 874-00-24 - 874-96-22

Carrelage, chauffage central, revêtement de sol et mur, peinture, plâtrerie, plomberie, électricité, maçonnerie, menuiserie.

ADHERENTS :

Pour vos travaux consultez-nous.

Un Arcadien se mettra aussitôt à votre disposition pour vous conseiller au mieux et établir UN DEVIS GRATUIT ET SANS AUCUN engagement de votre part.

SUR RENDEZ-VOUS

FÉMINILIA

par PIERRE FONTANIE.

La salle du conseil se remplissait lentement. Des huissiers chamarrés d'or avaient pour tâche d'ouvrir les portes et de s'effacer devant les personnalités qui pénétraient dans l'immense pièce. Tous les ministres arrivaient, en costume de ville, chargés d'un volumineux dossier, le cou enfoncé dans d'énormes cravates qui se détachaient sur les chemises blanches aux cols raides.

Leur place était indiquée sur la table rectangulaire par un carton reproduisant le nom des titulaires, précédé par l'initiale du prénom. Il y avait un sous-main devant les sièges qui devaient servir à chacun des membres de l'illustre assemblée. On remarquait la présence d'un fauteuil à l'extrémité de la table. Il trônait majestueusement, en attendant sereinement son occupant. C'était le fauteuil de M. le Président de la République et le chef du Protocole soulignait, par ce surcroît de commodité, dispensé au premier magistrat du pays, quelle en était la prééminence. Il avait été cédé à la Présidence de la République par le Musée des Gloires Nationales et de l'Ameublement historique.

Les ministres engageaient la conversation. Ils se groupaient en raison de leurs affinités politiques. Ils donnaient un aperçu de la composition du parlement dont ils représentaient la plupart des tendances, en dehors de l'opposition. Celle-ci comprenait un effectif légèrement supérieur à la moitié des suffrages, mais sa désunion assurait constamment la victoire de la coalition gouvernementale depuis des décennies.

On aurait pu s'étonner de la permanence des plus anciennes traditions et du maintien de formes apparemment désuètes, tant dans le domaine vestimentaire que sur le plan de l'évolution politique, d'autant que le cap du *xxi*^e siècle avait été largement franchi. Mais il existe des nations, respectueuses du passé, de l'histoire, des conve-

nances, qui poursuivent bravement leur ascension vers l'Avenir, sans rien oublier de ce qui a marqué la mémoire des peuples... lors que d'autres, plus « radicales », procèdent par à-coups et révolutions... pour en revenir, finalement, à des périodes de régression et d'appauvrissement.

Quand M. le Président ferait son entrée dans la salle du conseil par la gigantesque porte ouverte à deux battants tous les ministres, levés et figés dans une espèce de « garde à vous », éviteraient de troubler le silence qui était la marque de respect la plus appréciée du Chef Suprême. Car il était prompt à saisir l'occasion de critiquer et de dénigrer les rumeurs des séances parlementaires. Cet effort, contraignant leur nature bavarde et brouillonne, s'expliquait aussi par la gravité de la situation présente qui exigeait une certaine discipline.

Depuis que le pouvoir était passé entre les mains d'un civil ayant fait carrière dans l'armée, ils avaient l'habitude d'une espèce de compromis entre la déférence bourgeoise et la servitude pratiquée dans les casernes. A vrai dire, le changement de style était apparu dans un détail significatif pour les familiers du palais austère qui tenait lieu de résidence au Président élu : des ouvriers, payés sur les deniers de l'Etat, avaient dû agrandir les portes en raison de la taille du nouvel élu..., ce qui constituait un signe indéniable de Grandeur et de hauteur de vue ! Beaucoup d'architectes en avaient profité pour vouer quelques-uns de leurs confrères aux gémonies, étant partisan des formes monumentales et l'actualité leur donnait raison en révélant au grand jour l'exiguïté de ces palais modernes construits récemment.

Les ministres profitaient donc de l'absence du Chef de l'Exécutif pour s'entretenir à voix basse des sujets qui les préoccupaient... et ils ne manquaient certes pas dans l'horizon troublé des Destinées nationales ! Ils savaient bien que ces échanges de vues ne dureraient pas, car ils devaient se répartir autour de la table suivant un ordre qui ne correspondait nullement à leurs sympathies et aux nuances de la politique, toujours tatillonne et bornée !... Suprême habileté du Maître, qui divisait pour régner !... Les visages étaient graves et sérieux. Assurément, l'histoire du pays allait connaître un véritable tournant et le sujet, abordé en conseil, suscitait des réserves et des craintes.

A dix heures précises, M. le Président de la République prenait place devant l'immense table du conseil. Il avait

cette exactitude qui est la politesse des grands hommes et il savait que la fonction présidentielle s'accompagne de tout un cérémonial grandiose qui confine au rituel d'une grande messe... célébrée devant le peuple républicain.

Les ministres patientaient en guettant, avec plus ou moins de dignité, le geste auguste qui leur accorderait la permission de s'asseoir. Enfin ce geste arriva, sous l'aspect de la main droite tendue en avant qui embrassait les sièges dans un mouvement circulaire quasi royal. Il y eut une agitation insupportable qui troublait la solennité de l'instant. Aussi le Président se devait-il de suspendre l'envolée des phrases qui se pressaient sur ses lèvres avant de prendre leur essor glorieux.

Il jeta un coup d'œil, de son regard aigu, sur tous les participants à la séance. Aucun des ministres ne s'était fait excuser, prétextant une maladie ou un empêchement grave, ce qui était bon signe pour la solidarité et la cohésion gouvernementales.

Il y avait, bien entendu, le Premier Ministre, M^e Jean d'Estretigny, un personnage obscur qui venait des rangs de la « majorité présidentielle » et qui se distinguait par l'inconditionnalité de son allégeance. Il y avait le ministre des armées, le ministre des transports et des communications, le ministre du ravitaillement, le ministre de la population, le ministre du travail, le ministre des relations extérieures et de la coopération, le ministre de la sûreté et de la sécurité de l'Etat, chargé du maintien de l'ordre public..., bref, tout l'appareil gouvernemental au grand complet !

M. le Président les examinait tous en s'attardant sur le visage impassible du ministre de la population, qui avait une rude partie à jouer sur le plan de la politique intérieure. De toute façon, il pouvait compter sur lui et il le savait bien.

D'autre part, le Président avait cru bon de revêtir son uniforme militaire, ce qui était pour le moins surprenant dans l'exercice de ses fonctions civiles ! Mais la Constitution était muette sur ce genre de détails et M. le Président avait l'intelligence de comprendre que tout ce qui n'était pas formellement interdit par elle... devenait du même coup parfaitement légal ! Au surplus il avait bien le droit de décider de ce qui était constitutionnel ou non, puisqu'il était l'auteur du texte juridique destiné à régler les rapports et l'organisation des pouvoirs publics. La circonstance

était grave. Il entendait le souligner avec éclat en utilisant le symbolisme des costumes et en faisant appel à cette mythologie de l'Histoire qui forme la base des croyances populaires dont elle sert à alimenter le romantisme.

Tout le monde s'attendait à un exposé lumineux qui ne manquerait pas de rappeler les origines de la question. Le Président était coutumier du fait. Et le discours planétaire se développait dans toute son ampleur, ayant la précision d'une mécanique et la beauté littéraire du classique le plus achevé. Ses auditeurs ne furent pas déçus et le Président, ayant toussé pour s'éclaircir la voix, inaugura son morceau d'éloquence par les paroles suivantes :

— « Messieurs les ministres, je vous ai réunis autour de cette table comme à l'ordinaire. En soi, le jour que nous avons choisi n'a rien d'exceptionnel et le public s'attend, naturellement, à cet événement. Toutefois, vous le savez, ce qui se passe actuellement s'inscrit tragiquement dans les annales de notre histoire et l'humanité toute entière, déjà si éprouvée par de récentes catastrophes, se trouve concernée. J'ose dire qu'elle est frappée dans son esprit, dans son cœur, dans ses affections.

« Il y a trois ans le monde dans lequel nous vivons a connu le plus épouvantable des cataclysmes : la guerre, la guerre nucléaire, la guerre meurtrière !

« Les causes me paraissent évidentes et elles le sont pour un philosophe et un penseur : le principe des nationalités, qui a été le ferment du XIX^e siècle, a précipité le désastre. Alors que les particuliers ont été astreints, dans le cadre national, à subir l'arbitrage des autorités publiques, les nations se sont toujours refusées à se plier à des règles internationales. Sans aller jusqu'à l'édification d'une collectivité mondiale, elles auraient pu, à tout le moins, accepter la construction d'un ensemble limité, englobant celles qui étaient les plus proches par la géographie, l'histoire, l'économie, les intérêts. Paralysées par leur égoïsme d'Etats, les Nations ont suivi la voie du respect de leur identité propre. Elles ont voulu coopérer dans l'indépendance, pratiquant une espèce de maquignonage pour l'alignement de leurs tarifs ou toute autre convention.

« Le résultat ne s'est pas fait attendre. Croire en la primauté de la nation implique sa défense — envers et contre tous — afin de pouvoir atteindre l'adversaire en tous points du globe. Les pays ont augmenté leurs forces traditionnelles en se dotant de tout l'arsenal offensif et défensif de l'arme-

ment nucléaire. La diplomatie a fait le reste par le jeu des alliances et des antipathies.

« La guerre a éclaté. Elle a détruit toute l'humanité, à l'exception de notre nation et de quelques autres où les mêmes problèmes se posent. Faut-il brosser, à grands traits, une fresque lamentable où les malheurs de chacun seraient les malheurs de l'humanité entière ? Des souffrances atroces et des destructions massives, la famine, l'épidémie, la mort enfin ! Et puis, notre pays qui avait été épargné miraculeusement est maintenant contaminé par les effets de multiples explosions.

« Oui, nous avons toujours pratiqué le neutralisme, ce que j'ai appelé le « neutralisme tactique ». Nous avions des sympathies, des attirances, mais nous refusions de prendre parti, dans l'intérêt de la paix, penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest. Et pourquoi, Messieurs ? Pour rester présents, pour exister vraiment, pour vivre enfin ! Mais pouvions-nous empêcher que la guerre se déclare ? Était-il déraisonnable de croire que les pays, disposant de l'arsenal nucléaire, n'hésiteraient pas, au bout du compte, à s'en servir, après avoir épuisé les moyens ordinaires ? Il a donc fallu, trois ans après le conflit et la disparition des trois quarts de l'humanité, que nous en soyons la victime par le jeu des retombées et de la circulation atmosphérique. Ces explosions ont été mortelles pour une partie de notre population. Permettez-moi, maintenant, de passer la parole à notre ministre de la population. »

Le Président invitait le ministre à s'exprimer. Tous avaient les yeux fixés sur lui. Il devait parler. Il allait donc s'exécuter et la partie devenait réellement délicate :

— « Monsieur le Président, chers collègues. Je n'irai pas par quatre chemins, si cette locution familière m'est permise. Je ne suis pas doué pour les exposés philosophiques. Ce sont des vérités scientifiques que je vais énoncer. Elles sont difficiles à croire. Les relents de ces explosions ont eu des effets néfastes pour la partie féminine de notre population. Les hommes n'ayant pas de contact avec les femmes ne sont pas atteints. Les femmes se meurent. Celles qui nous semblent encore saines vont connaître un sort identique. » Ici, la voix du ministre de la population se mit à trembler. Il finit par l'élever : — « Je pense donc à la survie. Il n'y a aucun remède dans l'état actuel de la science. Cette différence de réaction entre l'homme et la femme est peut-être déterminée par le sexe génétique, constitué —

comme chacun sait — par une paire de chromosomes. Chez la femme, le caryotype est 44 XX alors qu'il est 44 XY chez l'homme. La solution est simple autant que draconienne : interdire les rapports hétérosexuels, parquer les femmes dans des sortes de « réserves », en attendant leur disparition, orienter les destinées de la science vers la recherche d'une régénération des cellules pour éviter la mortalité. Messieurs, il nous faut donc organiser une société homosexuelle puisque nous sommes privés de femmes et que nous connaissons la force de l'instinct sexuel. »

Tout le monde se taisait. Chacun, en son for intérieur, savait que le ministre de la population disait la vérité. Les femmes se mouraient de langueur. Si on les touchait, on était contaminé à cause du grand chromosome X et il n'y avait pas d'autre contamination que sexuelle. Pourtant, au bout de quelques instants, les questions se mirent à fuser :

— « Que va dire le peuple ? »

— « Il faut préparer de nouvelles lois, encourager l'homosexualité, réprimer les tendances contraires à cet épanouissement, favoriser son éclosion au moyen de la presse, de la radio, de la télévision, du cinéma, de la publicité, comme cela se pratiquait autrefois, mais en faveur de l'hétérosexualité ! »

— « Monsieur le ministre de la justice, il y a des individus à libérer. Ce sont des « précurseurs ». »

— « Monsieur le ministre de l'éducation nationale, cela vous regarde aussi. Il y a des mesures à prendre. »

Il y eut bien une petite voix qui s'éleva pour insister sur la difficulté du « recyclage ». Il y eut même quelqu'un pour demander ce qu'il convenait de faire en présence d'un partenaire masculin, sous le prétexte qu'un ministre se devait d'assurer l'éducation du peuple, dans la mesure de ses moyens. C'est alors que M^e Jean d'Estretigny, bien connu des habitués pour ses tendances, qui le portaient aux amitiés particulières et à la défense des écoles libres, eut ce mot sublime :

— « Cher collègue, laissez parler la nature. » Et il avait l'approbation du Président de la République.

Dès le lendemain, toute une série de lois paraissaient au *Journal officiel*. Le divorce était quasi automatique pour les couples hétérosexuels. Les célibataires, les veuves et les veufs n'avaient pas le droit de se marier ou de se remarier avec un être du sexe opposé... D'immenses « réserves » étaient créées dans les régions les plus désolées pour y

entasser les femmes déjà contaminées. De toutes façons, les autres étaient aussi enfermées avec elles puisque le processus était inévitable. D'autre part, les mœurs nouvelles recevaient des encouragements, même à l'intérieur de ces camps, pour hâter la solution finale et diminuer les risques pour la population mâle. Des clôtures électriques entouraient ces camps, protégés par des chiens policiers, et des rondes, de jour comme de nuit, étaient effectuées par d'anciens condamnés pour délits de mœurs qui avaient été libérés...

Finalement, la révolution fut aisée. Couverte par le Président de la République, soutenue par le gouvernement, appuyée par l'armée et la police, qui prêchaient par l'exemple, avec le clergé (ce qui n'était pas nouveau, mais plus général), cette révolution devait triompher.

Une propagande incessante se développait sur tous les fronts : à l'école, dans la presse, dans les salles de spectacles. Les familles, remodelées, devenaient entièrement masculines avec des parents mâles qui élevaient leurs enfants, ceux qu'ils avaient eus avec les femmes qui achevaient de mourir dans les camps. L'agressivité masculine avait tendance à s'évanouir. Le mélange des classes s'opérait harmonieusement. Le mépris, qui frappait les femmes, pour être les éléments passifs du couple, n'avait plus lieu de s'exercer envers les hommes qui « prenaient la relève » parce que ces hommes étaient, de toute manière, porteurs du phallus.

On perdait moins de temps à nouer les relations sexuelles, les hommes ayant cette rapidité dans l'exécution que les femmes ne possédaient pas, en raison de l'hypocrisie sociale qui les obligeait à différer et à combattre leurs désirs immédiats. Par contre, le couple avait évolué. Il ne se limitait plus à deux individus, murés dans un dialogue stérile. La pluralité du mâle se donnait libre cours et, comme les règles du jeu sexuel avaient changé, la jalousie n'existait plus. La vie collective paraissait plus facile, dans une humanité masculine réconciliée.

Les couples mâles se promenaient, bras dessus, bras dessous. Ils s'embrassaient dans la rue. Ils se tenaient par le cou. Les plaisanteries homosexuelles étaient monnaie courante à la télévision. Les gens apprenaient à admirer les muscles du mâle sur d'immenses panneaux publicitaires, au recto et au verso. Bref, il n'était plus nécessaire à celui qui

boudait quelqu'un de lui tourner le dos, ce qui était, au contraire, la marque la plus assurée d'une faveur éclatante.

Les « nostalgiques du passé » étaient dénoncés et traités d'efféminés puisqu'ils regrettaient la femme, experte dans l'art de flatter le côté féminin de la nature du mâle. Evidemment, la mode avait changé. L'homme ne portait plus obligatoirement un pantalon. Certains avaient de jolies robes et la mode « syro-babylonienne » ou « latino-romaine » faisait fureur. Bref, c'était le paradis, sans les femmes, grâce à un retour à l'antique.

Ces femmes achevaient lentement de mourir et le gouvernement avait imaginé de les lâcher dans d'immenses forêts clôturées pour que les citoyens honnêtes aient le plaisir de connaître les joies innocentes de la chasse en famille. Le processus de destruction en était accéléré pour des raisons humanitaires !

Les années passaient et le bonheur en était augmenté. Les médecins avaient réussi à régénérer les cellules. On retombait en enfance mais, cette fois-ci, la sénilité n'était pas en cause. C'était une seconde jeunesse. On était certain de ne perdre ni ses amis, ni ses amants, ni ses maris et, par-dessus tout, le gouvernement était assuré de la longévité. Et le progrès continuait ! Dans tous les domaines : économique, social, industriel !

Et pourtant il devait se produire un événement capital, susceptible de modifier les données du problème. En effet, l'exploration de l'espace se poursuivait. Certes, il avait fallu rattraper l'immense retard occasionné par les guerres, mais tout de même, ce retard avait été surmonté ! Bref, les vaisseaux interplanétaires se succédaient à un rythme endiablé ! Les conquérants de l'espace avaient découvert quatorze planètes. Il en restait une quinzième qui demeurerait inconnue... Elle était d'autant plus intéressante que les savants croyaient aux possibilités de vie humaine sur cette planète.

Elle fut découverte comme les autres et — coups de théâtre ! — des femmes — oui des femmes ! — y vivaient en tribus autonomes. Elles croissaient et elles se multipliaient grâce à la parthénogénèse, sans le besoin du mâle, mais les rapports sexuels avec les hommes étaient possibles. Il n'y avait aucun risque de contamination pour elles en raison de leur séjour dans une atmosphère qui les avait immunisées.

D'un commun accord, cette planète fut baptisée « FEMINILA 15 ». Et on assista à une scène vraiment historique au parlement national ! Pour la première fois depuis des décennies la majorité et l'opposition étaient d'accord ! Oui, encore une fois, vous avez bien lu. La majorité et l'opposition furent d'accord... Les femmes resteraient où elles étaient et les projets d'exploration de l'espace étaient annulés.

On devine facilement la raison de cette annulation : il va de soi que ce programme de découverte de l'espace était bien trop coûteux pour les finances de l'Etat... et la bourse des citoyens !

PIERRE FONTANIE.

DOCTEUR BRUNOZ

LA PÉDOPHILIE

Le délicat problème de l'amour du jeune garçon

Ed. Enclaué — 25 F

LA ROBE ENCERCLÉE

par GÉRARD MEZIERES.

Trois interlocuteurs d'habitude dans cette pièce que nous appelions la *Roulotte* par ce côté insolite qui ne convient qu'aux comédiens.

Odeur vétuste qui se dégageait des murs. La pièce donnait sur une petite rue nauséabonde en pente, montant aux vieux quartiers — assez loin du port — la mer était au bout d'une longue avenue.

Au mur, des colifichets venus de tous les coins du monde — oripeaux fanés ayant appartenu à une troupe ambulante — oiseaux de paradis défleuris — couronnes de roses en tissu fané — chaussons de danse — castagnettes — châles espagnols.

Au milieu de la pièce un immense tableau représentant une danseuse dans toute sa gloire, dans une pose emphatique, avec une robe merveilleuse.

Ce jour-là il y avait quelques personnes par hasard. Des artistes sans doute ou des impresarii, étrangers au petit groupe des intimes...

— Cette robe avait été le clou de l'Exposition des Artistes Français en 1925.

— Oh ! Hubert, peux-tu dire ? interrompit malicieusement Lydia, en se renversant voluptueusement en arrière pour cracher une volute de fumée à l'abat-jour rose... La robe ! Ou plutôt, celle qui la portait ! — A ce moment, elle se tourna vers un mince visage, amenuisé par l'âge, et aux yeux de velours, qui reposait sous un amas de peaux d'antilope... Minouche, tu entends, ce qu'il dit, notre ami Hubert... Ta robe, Mamita...

— Il a dit que mon portrait était le plus beau de l'Exposition. Que peut-il dire de mieux, le pauvre chat... Silence ! A ces mots, Myosotis, le chat siamois, étira sa puissante musculature, avec un cri... Moysotis, ange de mon cœur !

s'écria Saravia, celle que l'on avait appelée, tout à l'heure, Minouche... Et d'abord, est-ce que tu crois à la transfiguration des âmes, j'y crois ! moi, Myosotis est une grande dame des siècles passés, une impératrice chinoise... Remarque l'élasticité de ses membres, le regard câlin de ses yeux, jusqu'au moment où elle se réveille, et alors elle est capable de tout.

Saravia avait conservé son mauvais accent espagnol, mélangé de russe et de français, véritable sabir où, seule, elle se reconnaissait, elle et sa Cour..., car ils étaient nombreux à garder la vocation de la Roulotte, cette pièce toute noire et toute dorée, avec partout, collées au mur, des affiches de la Grande Saravia, au temps où elle dansait à Madrid, puis au Châtelet, enfin devant le Czar Alexandre... Au milieu de la Roulotte, sous le lit unique, deux cochons d'Inde se partageaient les miettes d'un repas improvisé ; ils étaient le porte-bonheur de la maison...

1925, cet abat-jour rose, ce phonographe avec son entonnoir gigantesque... J. Gabriel Domergue... Chabas et ses nymphes des glaciers, qui parfois se muient en un suave adolescent... Ce portrait... La « robe encerclée »... Mais pourquoi ce nom ?...

— Ah ; c'est ton oncle, Mario Falgueri, qui a voulu ce titre, rappelle-toi. La robe encerclée, c'est son secret, robe mystérieuse, dont le sens se trouvait lié avec les signes des Rose-Croix.

De l'ombre mordorée, sortait du coin d'un sofa qui l'ensevelissait, le quatrième personnage, le frère de l'auteur du portrait, mort depuis longtemps... Lydia était la fille de Saravia, toutes deux étaient princesses de songe. Seule Saravia avait dansé en Russie devant le Czar, et ce privilège lui conférait une Majesté inoubliable.

Le petit projecteur recouvert de papier rose tourna, faisant surgir entre des masques orientaux, le portrait de la Pavlova dans l'*Oiseau de Feu*...

— J'ai la même robe dit Saravia d'une voix gémissante, vous me croirez, si vous voulez...

Quel envoûtement magique que celui de ces robes aux couleurs pastel, emperlées, cernées par un trait violent ou soutenu, comme la flamme qui s'allongeait ou s'éteignait dans l'eau irisée... Et soudain, dans la flamme vacillante des bougies parfumées, on eut l'impression que quelque chose allait se passer... Non, Saravia ne pourrait plus danser jamais, elle était devenue comme l'oiseau enchanté qui

renait de ses cendres, un moment, à la flamme d'un récit, mais qui retombe et aspire à revivre...

A ce moment la porte s'ouvrit doucement et un jeune corps bondissant pénétra dans le cercle... Homme ou femme, qui l'eût pu dire, comme le Nijinski des premiers ballets russes, si innocemment efféminé dans *l'Invitation à la Valse*, mais avec des muscles de léopard. Cheveux longs, type aux yeux mongols, et aux joues creuses... Celui-ci avait le corps plus gracile... Il tourna un instant comme un oiseau aveuglé, pris dans le réseau d'un phare.

— Aldo chéri ! dit Lydia d'une voix de reproche. Nous avons de la compagnie pour toi, tu le vois bien.

Hubert eut tout à coup l'impression que depuis le début de la séance, il s'était joué une étrange comédie entre Falguiéri, le soi-disant frère de l'auteur du tableau, et qu'Aldo était la « seule » personne attendue...

Aldo était remarquablement beau, indéniablement, il ressemblait à Nijinski, mais avec quelque chose de troublant, qui n'appartenait qu'à lui.

Il se rejeta violemment vers Saravia et baisa ses genoux avec une expression pathétique, puis agenouillé, il fouilla fièvreusement dans la caisse aux trésors — comme Lydia l'appelait cette vieille malle pleine des frusques d'antan, robes, bijoux de strass, souliers à hauts talons avec des boucles de faux brillants... — et en tira la robe encerclée avec des frémissements de joie. Jusqu'alors, son comportement avait été celui d'un jeune garçon hippy, aux loques voyantes et couvertes de fourrures ; il avait les yeux peints d'une ligne de pointillé d'or, et sur son front s'entremêlaient fleurs et signes étranges.

En deux ou trois mouvements Aldo parut, le torse cambré, les yeux bridés, aux larges pommettes, un oiseau de paradis dans les cheveux, la robe encerclée l'enroulant de son maléfice.

— Moi ! Moi ! répétait Saravia, blottie frileusement sous un boa qui entourait son cou, il n'y a que lui qui puisse susciter mon moi endormi... Et quand il danse de sa façon féline... Je l'ai pris dans sa jungle, je l'ai recréé, façonné, tout entier à ma façon, ce que j'ai été, lui seul pouvait l'être. Qu'en pensez-vous, Falquieri, mon bon Falquieri...

— Mamita ! — il voulut lui baiser les mains...

— Ne m'appelle jamais Mamita, vieux singe ! Elle le repoussa brutalement — Princesse, si tu le veux... Etoile de

mes yeux... Mamita, jamais... La paix, Myosotis..., l'animal grondait sourdement.

Cependant une étrange musique commençait, faite de menus grelots, de coups de gong, et de battements sourds des cuivres... La poupée s'était animée et ses yeux de sphinx battaient... Aldo avait tiré du coffre des écharpes de soie de toutes les couleurs, des rubans, des chapelets de sequins, et tout cela entraînait en combinaison dans une danse magique, faite de gambades, de sourires au miroir...

— J'adore Aldo, dit Syria — les intimes l'appelaient aussi Lydia — elle se recroquevillait toute sur les coussins damassés. Sa robe orientale au col à la Mao marquait les pulsations de son cœur — Mais ne voyez-vous pas comme il est plus beau quand il danse avec l'éventail.

Lydia tenait beaucoup à voir cet éventail — don d'un adorateur inconnu — dans les mains de son protégé, elle lui attribuait une valeur d'incantation.

— Danse avec l'éventail, chéri... dit-elle.

Mais le jeune félin, pris par le feu de sa danse, n'entendait rien...

La vieille Saravia commença de s'agiter :

— Ah ! mon Dieu, que d'histoires pour cet éventail... Continue mon ange de beauté... Que nous importe l'éventail de Lydia, et se tournant brusquement vers Falguieri... Mario, ne faites pas attention à ces marchandages... L'éventail, c'est moi qui ai permis à Aldo de le prendre... Aldo, mon âme, qu'en as-tu fait ?

Aldo fit une pirouette et commença l'entrechat. Falguieri gémit de plaisir ; on eut dit un vieux jouet cassé qui ne vivait plus que par les yeux.

— Aldo, je te prie de me rendre mon éventail, coupa la voix rauque de Lydia... Où as-tu mis cet éventail ?...

Aldo continua de danser et entrouvrant à peine les lèvres :

— Je l'ai perdu... Il sourit.

La musique s'intensifia, la couleur qui la nimbaît devint plus rouge. Dan, son compagnon, qui partageait avec Aldo ses loisirs, pour « monter » ses numéros dans les boîtes de nuit de la région, s'appliquait de son mieux à mettre Aldo en valeur... Dans un moment, il jetterait à ses pieds la robe encerclée, et paraîtrait nu, vêtu seulement de deux coquilles qui lui masquaient le sexe, et d'une mince résille d'or sur les reins...

— Perdu ! non, il l'a vendu ! Le monstre... Sagouin..., ignoble contrefacteur de la beauté des femmes !...

— Silence ! — et de plusieurs coins de la pièce enfumée, et sulfureuse, sortirent des voix irritées de gens qui s'étaient glissés là, on ne sait comment, et qui manifestaient leur dépit d'être troublés... Visages lippus..., cheveux laineux... Nez crochus... Jeunes, vieux, confondus, enroulés de hardes multicolores, à franges et fourrures. Les êtres des deux sexes entremêlés à se confondre.

M. Falquieri commença, lui aussi, de se démener dans son fauteuil, puisque tout le monde criait, il pouvait s'avouer farouchement et sortir de son ombre... Il se leva, grand vieillard, tout replié sur lui-même, l'instant d'avant, il semblait étonnamment maigre... Ses yeux fouillaient les visages qui l'enserraient...

— Assez ! Cette comédie a assez duré, dit-il d'une voix coupante... Voilà, j'emmène Aldo... J'étais venu spécialement pour le voir. Je l'emmène en Espagne... Vous vouliez de l'argent... Il jeta vers Saravia une liasse de billets de banque. Ce n'est pas assez. En voici une seconde, et de bons Travellers Chèques, c'est de l'argent sonnante... En voici encore ; j'ai compris. Tenez, Miss Saravia, pour vous, pour vous... En aurez-vous assez, pour cette merveille que je vous enlève... Assez pour vous souhaiter de joyeuses fêtes de Noël...

Il passa sa poigne sous le bras du jeune Aldo.

— Mario « Mario ! Tu ne vas pas me faire ça... Ce n'était pas convenu de cette façon... Quoi ! m'enlever mon élève pour l'emmener faire « la retape » dans un hôtel borgne d'Alger... J'ai compris — Va-t-en chien couchant !

— Aldo, chéri, rappelle-toi, c'est moi qui t'ai appris les rudiments de la danse, tu ne savais rien, lorsque tu es arrivé d'un ghetto du Portugal, je sais, tu avais le « don », la majesté, le port, tu étais un dieu... Mario ! ne me l'enlève pas... C'est mon meilleur travestiste, que deviendrais-je sans lui...

Elle se redressa du fond de ses coussins, courut vers Aldo, lui baisa les mains, lui drapa les épaules de ses écharpes :

— Aldo, sans toi, comment ferais-je pour me retrouver moi-même, Aldo, mon tout petit, mon ange...

La soirée finit dans un tintamarre indescriptible, ceux qui étaient venus pour voir Aldo danser voulaient le retenir ; les autres, soudoyés par Dan, son ami et par le vieil homme, lui firent un chemin, à coups de poing, à travers

la foule, jusqu'à la rue, où l'attendait une Mercedes bleue nuit... Et sans bruit, le moteur démarra... La roulotte où vivaient les deux femmes s'était vidée comme par enchantement, dans un raz de marée de chaises renversées et d'ornements défaits, écrasés.

*
**

Saravia s'était réveillée à l'hôpital. Le choc avait été trop dur. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle avait sa fille à ses côtés, et, lui sourit... Le souvenir de la débâcle précédente ne lui était pas encore revenu à l'esprit...

La malade ouvrait des yeux de jais, mais d'où toute pensée était absente. Quelques amis rapatriés de la roulotte et des alentours refaisaient surface et venaient voir leur idole, dans le fond d'une allée grise et noyée d'eau, qui ouvrait sur le sanctuaire où gisait la merveille.

Auprès d'elle, sa fille était consciente de la débâcle. Aldo parti, une partie de l'âme qui animait le monde de la vieille dame avait disparu.

— Aldo est parti ! — Lydia ne savait que répondre par ce bout de phrase. Elle ne savait encore si c'était la marque d'un ressentiment profond de celui qui l'avait cruellement bafouée, en emportant le seul souvenir qu'elle eut de personnel, ou si le désarroi l'emportait devant la situation présente. Ses amis auxquels le jeune lynx était sympathique, comme un jeune animal domestique, semblaient la plaindre.

Quelques gens surgissaient à l'hôpital, au long d'une allée grise, et noyée de mares d'eau fétide.

— Que s'est-il passé ?

— Aldo est parti...

— Parti... Parti... pour ne plus revenir...

Lydia inclinait la tête.

Lydia avait été aussi dans sa jeunesse belle, brillante... Elle pratiquait la danse espagnole, mais les entreprises de Saravia qui ramenait toujours la couverture à elle l'avaient vite réduite à la position d'une esclave vigilante...

Telle fut l'histoire de son mariage avec un roi fainéant, magnat du pétrole en Argentine... Elle avait été retenue dans une cage dorée, avec des chaînes invisibles... Pendant ce temps, une enfant lui était née... Il y avait des jeux d'eau parfumée pour endormir sa vigilance... Sa fille jasant dans un panier de jonc tressé. Des dragons peints étaient de vrais hommes avec des poignards entrecroisés, dès qu'elle tentait

un mouvement insolite. Et Saravia, de l'autre côté de l'Atlantique, agitait son plumeau de sorcière... « Pourquoi rester, fais comme moi, sussurait sa voix ; moi aussi, j'ai tout abandonné dans ma jeunesse pour retrouver un bien précieux que tous : la Liberté... »

Un beau jour, elle avait profité d'une occasion et quitté la cage dorée. Son mari l'avait rejointe à l'aérodrome, et l'avait laissée partir, à condition qu'elle abandonnât son enfant entre ses bras. Elle arriva seule à Paris, avec ses larmes et son manteau de fourrure... Sa mère l'attendait...

Maintenant, c'était la chambre d'hôpital, dont la présence de Saravia faisait un sanctuaire... Saravia, privée de vie comme une statue antique dans un sarcophage... Saravia qui avait dansé devant le czar, Saravia qui avait connu le grand Nijinski, Saravia, l'amie de la princesse Troubetchova, Saravia, le chant de la Renommée...

Et puis un linx qui courait au long de cette légende glorieuse, Aldo... Comme il se profilait dans la glace, renvoyant l'image de Saravia figée sous sa cloche à oxygène.. Vilain petit diable qui courait, courait, tirait une langue pointue comme Satan...

Ce fut le huitième jour qu'arriva le paquet mystérieux... à l'adresse des dames Saravia... Lydia l'ouvrit en tremblant... A l'intérieur, il y avait un mouchoir ensanglanté... Un éventail maculé de tâches de sang, dans lequel elle reconnut facilement celui qu'Aldo avait emporté... plus un article, simple fait divers, dans une gazette de Barcelone... « Un danseur travestiste d'origine étrangère, tué au cours d'une rixe par un coreligionnaire dans une guinguette à Barcelone. »

Gérard MEZIERES.

ERIK

par HERCET.

Henri était mon meilleur ami. Nous étions comme deux frères, n'ayant absolument rien de caché l'un pour l'autre. Nous nous étions connus au hasard d'une tournée (nous étions représentants tous les deux, moi en lingerie, lui en parfumerie). C'était par un jour pluvieux et froid de novembre, au bar d'hôtel d'une petite ville de province. Nous nous étions « sentis » presque tout de suite. C'est moi qui avais attaqué.

— Vous êtes marié ?

— Oh non ! Et vous ?

— Moi non plus.

— Est-il indiscret de vous demander pourquoi ? (avec un petit sourire entendu).

— Sans doute pour la même raison que vous (avec un petit sourire non moins entendu).

Nous avons fini la soirée dans le même lit. L'aventure ne fut pas désagréable, mais n'eut pas de lendemain, car nous avions des goûts trop différents : tandis que je préférerais les hommes faits (à partir de trente-trente-cinq ans), lui était surtout attiré par les jeunes gens. Cependant au cours de nos longues conversations des jours suivants, nous nous sommes découvert de nombreuses affinités et, quand nous nous sommes séparés, nous étions déjà très bons amis. Cette amitié n'a fait que se renforcer au cours des années et, naturellement, il n'a plus jamais été question de quoi que ce soit entre nous. Nous nous écrivions très souvent et, chaque fois que nous nous trouvions à Paris simultanément, nous ne manquions pas de nous voir. Il nous est même arrivé, plusieurs fois, de faire coïncider l'itinéraire de nos tournées, et cela malgré nos caractères absolument dissemblables : autant je suis posé, réfléchi, matérialiste, autant lui était sentimental, gai, insouciant, une chanson toujours sur les lèvres.

Nous nous connaissions depuis un dizaine d'année, lorsqu'au cours d'un mois de septembre, Henri, qui devait avoir dans les trente-cinq ans, m'adressa du Midi de nombreuses cartes postales me laissant entendre qu'il vivait une grande aventure amoureuse et je brûlais d'en savoir plus long — car ses cartes avaient été d'un laconisme exaspérant — quand, dans les premiers jours d'octobre, il m'invita à dîner chez lui. Je le trouvai rayonnant ; il éclatait littéralement de bonheur et de joie de vivre. Jusqu'au dîner, il prit des petits airs mystérieux. Ce n'est que quand nous fûmes bien installés à table et, qu'une fois de plus, je lui répétau :

— Alors, quoi ? Raconte !
qu'il se décida enfin.

— Eh bien, voilà. Comme l'année dernière je me suis beaucoup plus au Lavandou, où j'ai amplement trouvé tout ce qu'il me fallait, j'y suis retourné.

Pendant les trois premiers jours, j'ai fait chou blanc. Je commençais à la trouver mauvaise lorsque, le quatrième jour, alors qu'après déjeuner je prenais mon café à une terrasse, je vois arriver et s'asseoir à quelques tables de moi un garçon étonnant. Il n'était pas réellement beau, au sens où on l'entend généralement : de taille moyenne et de corpulence courante, plutôt élancé. Mais ses cheveux et ses yeux ! Des beaux cheveux blonds, largement ondulés, qui semblaient pleins de soleil et des yeux splendides ; des grands yeux d'un bleu profond avec, dans le regard, quelque chose, à la fois, de brûlant et de rêveur. Il n'avait, en tout et pour tout, qu'un minuscule slip de bain et, jetée sur l'épaule, une serviette éponge. Seules ses cuisses étaient recouvertes d'un léger duvet blond, tirant un peu sur le roux et, égarée au creux de la poitrine, une petite touffe de poils pareils. Mais, surtout, il se dégageait de lui une sensualité extraordinaire, une espèce de magnétisme qui vous attirait malgré vous et vous fascinait, et auquel je ne pouvais pas résister.

Il dut sentir l'intensité de mon regard posé sur lui, car il se tourna vers moi et me sourit d'un air engageant. Je lui fit signe de venir s'asseoir à ma table. Il ne se fit pas prier et s'amena avec son demi de bière. Dès qu'il fut installé à côté de moi, sa main se posa sur mon genou et remonta le long de ma cuisse nue.

— Lui au moins — pensai-je — il n'y va pas par quatre chemins !

— Attention, lui dis-je, on peut nous voir !

— Qu'est-ce que ça fait ? fit-il étonné, avec un léger accent.

— Pas Français ?

— Non, je suis Danois.

Comme sa main insistait de plus en plus, je posai le prix des consommations sur la table et me levai.

— Viens !

Ma voiture était garée tout à côté, dans une petite rue bien ombragée, déserte à cette heure-là, heureusement, car, sitôt assis, il me prit par le cou et m'embrassa. Je démarrai en vitesse. Tandis qu'il continuait à me tenir par le cou, sa main droite avait recommencé son exploration mais, cette fois, d'une façon beaucoup plus précise, ce qui lui permit de s'assurer, avec une satisfaction visible, que sa présence ne me laissait pas insensible.

Je m'arrêtai à la Favière et, ayant pris une couverture, je l'entraînai sur un raidillon qui nous amena dans un petit creux bien isolé, face à la mer, que j'avais utilisé plusieurs fois l'année dernière. J'avais à peine posé la couverture par terre qu'il s'était abattu dessus, m'avait attiré à lui et me couvrait de baisers et de caresses. La suite fut si satisfaisante, que je lui proposai de passer la soirée et, éventuellement, la nuit avec moi. Il accepta avec plaisir. Je voulais, cependant, savoir à qui j'avais affaire et lui posai quelques questions. Il s'appelait Erik (il prononçait Eirik, en traînant un peu sur le « i »).

— Et toi ?

— Henri.

— Henri ?... Oh, Heinrick ! Erik — Heinrick, c'est bien.

Cela me paraissait, en effet, s'accorder assez bien.

Puis il m'apprit qu'il habitait Copenhague, en famille, que sa sœur était professeur de français (ce qui expliquait qu'il ne le parle pas trop mal) et que son père était un gros industriel. Lui-même faisait son droit. Il était en vacances avec des camarades étudiants, dans les bungalows du Touring-Club.

Nous y passâmes pour qu'il puisse prendre des vêtements et je l'emmenai dîner au restaurant. Quant à la nuit, elle confirma largement ce que l'acompte de l'après-midi m'avait fait entrevoir. C'était réellement une riche affaire, au point que je décidai de le garder quelques jours avec moi. Il me fit aucune difficulté.

— Et tes amis ? dis-je.

— Oh, ils ne disent rien, si je leur explique. Ils savent.

Nous allions donc expliquer la chose au groupe. Ils étaient une dizaine, garçons et filles. Dès qu'Erik leur eut parlé, ils se précipitèrent sur moi en riant et en me serrant les mains. Comme je lui demandais ce qui les amusait tant, il me répondit :

— J'ai dit, tu es mon mari ; alors ils sont très contents.

Et c'est alors que tout a commencé. Tu ne peux pas savoir ce qu'était Erik, quel garçon charmant, quel compagnon adorable ! Tout ce que je pourrai te dire sera encore bien au-dessous de la vérité. D'abord, au lit. C'était l'idéal : amoureux, caressant, doux, et si câlin ! Et ses cheveux ! quand je plongeais mes mains dedans, c'était comme de la soie qui filait entre mes doigts ! avec ça, un caractère épatant : toujours gai, toujours content, ne manquant pas l'occasion d'une gentillesse ou d'une attention délicate.

— Dame, il y avait de quoi ! avec tout ce que tu lui offrais !

— Et bien, détrompe-toi, mon vieux ! L'intérêt n'y était absolument pour rien. De l'argent, il en avait et, s'il en avait manqué, il n'aurait eu qu'à en demander à ses parents. La preuve, c'est qu'il lui est arrivé souvent de payer au restaurant et, plus d'une fois, à l'hôtel, il est descendu avant moi pour régler la note. (Parce qu'il faut te dire que, comme c'était la première fois qu'il venait en France, je lui ai fait connaître toute la côte, jusqu'à Allassio.)

— L'oiseau rare, quoi ! Et ça a duré combien de temps ?

— Mais tout le temps de nos vacances, c'est-à-dire jusqu'à fin septembre !

— Ah bon ! Le grand béguin, alors ?

— Ne plaisante pas, Roger — et il prit un ton grave que je ne lui connaissais pas — c'est plus qu'un béguin, c'est vraiment de l'amour. Un grand, un bel amour. C'est l'amour dont j'ai toujours rêvé sans jamais le trouver. Et, maintenant que je le tiens, je ne lâcherai pas !

— Et lui ?

— Lui aussi m'aime.

— Il te l'a dit ?

— Bien sûr ! C'était à Nice. Un jour que nous avions passé l'après-midi à Eze, où il s'était beaucoup amusé à faire des comparaisons sur les cactus du jardin botanique, en passant avenue de la Victoire, nous avons vu un cinéma qui affichait un film intéressant. Nous y sommes allés après dîner. En sortant, il faisait tellement beau, tellement doux, que nous avons eu envie d'aller faire un tour. Nous sommes

allés flâner sur la Promenade des Anglais. Pour rentrer, nous avons traversé le jardin Albert-I^{er} et nous nous sommes assis dans le fond d'une des petites niches de verdure, juste à côté d'un datura en fleurs. Tu connais l'odeur des datu-ras ? c'est un parfum délicieux. âcre, enivrant, presque sensuel, qui vous met les nerfs à fleur de peau. Erik avait posé sa tête au creux de mon épaule. Tout à coup, sans même y réfléchir, comme d'instinct, j'ai pris sa tête entre mes deux mains et les mots ont jailli tout seuls :

— Erik ! Erik, je t'aime !

Il a longuement fixé sur moi ses beaux yeux bleus :

— Moi aussi, Heinrick, je t'aime.

Ah, ce baiser qui a suivi ! Ce baiser profond, et qui n'en finissait pas !

Nous sommes rentrés à l'hôtel d'un pas rapide.

Ce que fut cette nuit, tu ne peux pas l'imaginer, à toutes nos caresses, à toutes nos étreintes se mêlait une tendresse infinie, une joie ineffable, car tout, maintenant, avait un sens ; ce n'était plus deux corps enlacés, mais deux cœurs, deux êtres qui se fondaient l'un dans l'autre, qui ne faisaient plus qu'un. C'était merveilleux ! Jamais je n'aurais cru qu'on puisse être aussi heureux ! Et jusqu'au dernier jour ça été un bonheur parfait, sans une ombre, sans un nuage, une communion de tous les instants.

— Mais à la fin des vacances, il a bien fallu vous quitter ?

— Hélas !

— Alors maintenant ?

— Et bien, maintenant, nous avons décidé de nous voir le plus souvent possible, après tout Paris n'est pas si loin de Copenhague ! tu n'imagines tout de même pas que nous allons nous séparer ? Ce serait absolument impensable !

— Mais vous avez chacun votre vie ; toi, ton travail, lui ses études !

— Et après ? Tu crois qu'on n'arrivera pas à tout concilier ? Quand on aime, rien n'est impossible.

— Tout de même !

— Mais si, mais si, tu verras ! En y réfléchissant bien, nous finirons par trouver une solution. Et, pour commencer, il va venir passer quelques jours ici pour la Toussaint, après c'est moi qui irai le voir.

— Mais ses parents ?

— Ses parents sont au courant, mon vieux !

— Au courant de quoi ?

— Au courant de tout. Ses parents savent très bien qu'il en est ! Depuis le premier jour, il leur a tout avoué.

— Et ils acceptent ?

— Bien sûr qu'ils acceptent. D'ailleurs, le moyen de faire autrement ? Et pas seulement eux, sa sœur, toute la famille et presque tous les amis !

— Et pour toi ?

— Pour moi aussi. Dès le début, il leur en a parlé dans ses lettres. Du reste, ils ont connu plusieurs de ses amis..., au fait, il m'a envoyé sa photo. Tiens, admire !

Evidemment, « il » n'était pas mal. La photo en couleur mettait bien en valeur ses fameux cheveux blonds, ainsi que les yeux, d'un bleu splendide, ombrés de longs cils. Ce qui frappait, surtout, c'était son air d'extrême jeunesse : il paraissait à peine dix-huit ans, alors qu'en réalité il en avait plus de vingt (la photo, cependant, était toute récente).

— Bien sûr, dit Henri, tu n'apprécies pas ; il est beaucoup trop jeune pour toi ! Et puis, ce n'est qu'une photo. Il faut le voir, lui. Tiens, quand il sera là, je te ferai signe. Je suis sûr que quand tu le connaîtras, tu l'apprécieras, toi aussi.

Je le vis, en effet, peu de temps après. C'est lui qui vint m'ouvrir, avec un joyeux « Bonjour Roger » et me sauta au cou en m'appliquant un gros baiser bien sonore sur chaque joue. Je dus reconnaître qu'Henri n'avait pas exagéré et qu'il était, en effet, très séduisant.

Le dîner fut des plus gais. Je trouvais qu'Erik parlait bien le français et lui en fis la remarque. Tout le mérite m'expliqua-t-il, en revenant à Henri qui, pendant tout le mois de septembre, et sur sa demande, l'avait repris à chaque faute. Il était aux petits soins pour Henri, se levant à chaque instant pour l'aider et, en passant, lui faisait une caresse ou l'embrassait furtivement. De toute évidence, il était, lui aussi, très amoureux. Moi qui suis assez sceptique, qui n'ai jamais cherché l'amour et qui n'y crois guère, je dus faire amende honorable ; ces deux-là s'aimaient vraiment. Leur amour éclatait dans tous leurs gestes, se lisait dans le moindre de leurs regards.

Les parents d'Erik voulant absolument faire la connaissance d'Henri, il alla les voir le week-end suivant et fut, paraît-il, reçu à bras ouverts. Ils continuèrent à se voir, ainsi, toutes les semaines. Pour Noël, Henri passa huit jours à Copenhague. Il en revint enthousiasmé.

— Ah, mon vieux, quelle semaine exquise ! Les parents

d'Erik sont vraiment charmants. Ils me considèrent tout à fait comme faisant partie de la famille. Et Erik ! Plus gentil, plus aimant que jamais. Quelles nuits nous avons passées ! Nous ne pouvons plus, désormais, nous passer l'un de l'autre. D'ailleurs, nous en avons longuement discuté et avons envisagé plusieurs solutions. Peut-être, par exemple, que je pourrais trouver une représentation pour le Danemark ? Il faudra que je voie ça avec ma maison.

— Mais, tu ne connais pas un mot de danois ! objectai-je.

— Bah ! J'aurais vite fait d'apprendre. La sœur d'Erik se chargerait de m'y aider. Et puis, quand Erik aura fini ses études, il pourrait venir s'installer à Paris ? Il connaît le français, maintenant et, avec moi, il ne lui faudrait pas longtemps pour se perfectionner.

Tous ces projets me paraissaient extravagants et leur réalisation plus qu'hypothétique. Mais allez donc discuter avec des amoureux !

— La sœur d'Erik, reprit Henri, nous a pris en photo sur le port, devant la Petite Sirène — Erik m'a fait une surprise : il l'a fait tirer pendant que j'étais là-bas, l'a fait encadrer et me l'a expédiée ici. Je l'ai trouvée en rentrant.

Très réussie, la photo. Devant la Petite Sirène, qu'on apercevait, au fond, sur son rocher, ils se tenaient par le cou, leurs têtes l'une contre l'autre, et leurs yeux rayonnaient de bonheur. En travers, ces quelques mots : « Je t'aime — à bientôt — Erik. »

— Il revient samedi ? demandai-je.

— Mais naturellement, voyons !

Je fus absent pendant ce week-end et ne rentrai que le lundi soir. Je venais à peine d'arriver, quand le téléphone sonna. Henri, la voix altérée, me cria presque :

— Roger, c'est toi ? Tu es là ? Alors viens ! viens vite ! et raccrocha.

Un quart d'heure après j'étais chez lui. C'est un spectre qui vint m'ouvrir la porte. Il était livide ; ses traits étaient complètement décomposés.

— Henri, qu'est-ce que tu as ?

— J'arrive de Copenhague... Nous avons enterré Erik ce matin.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Vendredi, en rentrant de son cours à bicyclette, il a été renversé par un camion. Il a été tué sur le coup. Sa

mère m'a prévenu par téléphone ; elle savait que je l'attendais. Je suis parti aussitôt.

Et il s'effondra dans un fauteuil en sanglotant.

A côté de lui, sur son bureau, je vis une grande photo, qu'il avait rapportée. Elle représentait Erik, en maillot, sur la plage, éclairé par un splendide soleil couchant, dont les rayons se jouaient dans ses cheveux ébouriffés par le vent et s'accrochaient à sa peau dorée. Et, au creux de la poitrine, sa petite touffe de poils blonds. Dieu, qu'il était beau ainsi ! Comme, maintenant, je comprenais Henri !

Henri était toujours assalé dans le fauteuil et, comme une litanie, ne savait que répéter : « Erik ! Erik ! »

Je ne pouvais l'abandonner ainsi. Usant de tous les moyens de persuasion possibles, j'arrivai enfin à le faire venir chez moi. Son désespoir fut immense. Il avait emporté les photos d'Erik et passait des heures entières à les regarder, tantôt sanglotant, tantôt restant comme hébété, le regard perdu dans le vague. Au bout de quelques jours il finit par se calmer un peu et je pus l'emmener avec moi en tournée. Petit à petit, l'apaisement vint, mais un changement radical s'était opéré en lui. Du gai, du joyeux Henri que j'avais connu il ne restait que le souvenir. Il s'était mué en un garçon soucieux, taciturne qui, quelquefois, daignait esquisser un semblant de sourire et retombait aussitôt dans la mélancolie. Enfin, nous reprîmes notre vie normale chacun de notre côté.

Dans le courant de l'été je réussis à lui faire prendre un peu de congé et à l'entraîner à Saint-Jean-de-Luz.

Un jour qu'après déjeuner nous étions sur la plage, il décida d'aller se baigner. Je lui fis remarquer que nous sortions à peine de table, mais il ne voulut rien entendre. Il partit, de loin me fit un grand signe de la main en me criant quelque chose que je n'entendis pas et entra dans l'eau. Je le regardai nager un moment, puis il s'éloigna et je le perdis de vue.

Ne le voyant pas revenir au bout d'une heure, je commençai à m'inquiéter. Il était bon nageur et allait souvent très loin, mais tout de même ! Je me décidai à alerter le poste de secours.

On découvrit son corps près des rochers, à Socoa.

Le médecin qui constata le décès, mis au courant des faits, conclut que l'eau était très froide, il avait dû avoir une congestion et, pris dans un remous, n'avait pas pu réagir.

— « Accident stupide, mais banal, dû à l'imprudence — comme il y en a tant, hélas ! »

Alors, je me suis rappelé son insistance à vouloir se baigner, son geste de la main en s'éloignant et j'ai compris — mais trop tard — que ce geste avait été son adieu et que son « accident » avait été minutieusement prémédité.

Quand on l'eut mis en bière, je le contemplai une dernière fois. Ses traits étaient calmes et détendus et sur ses lèvres, légèrement entrouvertes je vis, oui, réellement, je vis un sourire heureux.

Dans son portefeuille j'avais trouvé la photo de la « Petite Sirène ». « Je t'aime — A bientôt —. Je la lui ai glissée entre les doigts. Il était juste qu'il l'emporte avec lui.

Étaient-ils, maintenant, comme ils l'avaient désiré tous les deux, vraiment réunis, sans que rien, désormais, puisse les séparer ? Je n'en étais pas absolument certain, mais, ardemment, je le souhaitais.

HERCET.

ANJA LUNDHOLM

LE VOYEUR

Ed. La Pensée Moderne — 255 p. — 23 F

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

MA MOITIÉ D'ORANGE

de JEAN-LOUIS BORY.

Tout un chacun connaît Jean-Louis Bory : l'écrivain, l'universitaire, le critique de cinéma, le journaliste (1), ou du moins, tout un chacun croit le connaître. Or voici que Julliard lui offre, dans sa collection « L'idée fixe », la possibilité de livrer en pâture à autrui tout ce qu'il consent qu'on sache de lui. C'est « l'occasion à tous les écrivains d'énoncer sans détours le secret dont ils ont nourri jusqu'ici sournoisement leurs livres » (2). Donc Jean-Louis Bory va — croit-on — moins nous raconter sa vie que nous entretenir de sa quête d'autrui, d'un autre, de son semblable, de son « âme-frère », fort joliment nommé (sa) « moitié d'orange ».

En fait, il se laisse griser par les mots ; « verbe et verve me tiennent lieu de charme », écrit-il. Et de la verve, il y en a, dans cet opuscule ; du charme aussi : par exemple, l'évocation de P'tit Louis, le pharmacien de Méréville, et de Jeanne, l'institutrice : une fille était désirée de leur union — elle s'appellerait Denise — ; un garçon vint, on l'appela Jean-Louis Denis. Mais Denise existe toujours, toujours présente, cachée, tapie mais vivante en Jean-Louis. Cela ne suffit pas sans doute à tout expliquer : simple n'est pas synonyme de faux ; mais que de péchés par omission, par pudeur (?), par cache-cache : la dualité Jean-Louis - Denise est permanente, on le comprend bien ; mais est-ce une raison ou un alibi pour, en prenant des chemins de traverse, en flagellant les défauts de notre société, étourdir par le verbe ?

On aimerait connaître mieux le vrai Jean-Louis Bory, ses inquiétudes, ses attentes, sa recherche de la « moitié d'orange » dont le portrait dressé n'est que flou... Le pas est franchi par l'auteur dans un article tout récent du numéro un (avril) de la nouvelle revue suisse, article intitulé : « Oui, je suis homosexuel » ; article honnête, courageux, et qui doit d'être écrit au fait que Jean-Louis Bory a depuis

(1) Julliard. Collection « L'idée fixe ». 128 p., in-12 allongé, 1^{er} trimestre 1973.

(2) Page 2 de la couverture-jquette.

quelque temps quitté l'enseignement pour le journalisme — L'Express, puis Le Nouvel Observateur. A contrario, on ne retrouve dans *Ma Moitié d'Orange* que des souvenirs de cette découverte délicieuse des sentiments homophiles d'Aloys dans *Un Noël à la tyrolienne* (3). On réédite en un volume, sous le titre *Hernemont I* (4), deux de ses premiers romans : *Une vie de Château* (publiée en 1954) et *La Sourde Oreille* (de 1958) ; ce sont deux chroniques, datées l'une de l'année 1936, l'autre des années 1941-1942 ; un second volume est prévu, qui réunira trois autres titres de la série *Par Vents et Marées* ; puisque « l'auteur souhaite que son lecteur, aspiré par l'envie d'explorer le roman dans son entière orchestration, s'aperçoive que chacune des parties, alors concertantes, gagne à être replacée dans l'ensemble » (page 4), il nous reste à souhaiter à notre tour, qu'un jour prochain voit s'épanouir l'œuvre romanesque en son entier (dont le célèbre *Mon Village à l'Heure allemande*, qui avait obtenu le prix Goncourt en 1945), pour que nous puissions y retrouver — mieux peut-être qu'en une pseudo autobiographie — un auteur qui réussit, à travers son écriture, à devenir un ami.

PIERRE NOUVEAU.

(3) *Voici*, n° 25, Société Générale d'Éditions, 1963.

(4) Julliard, 560 pages. Prix : 36 F.

Tous les jours, sauf mercredi

à 18 h. 30, **THÉÂTRE DES CAPUCINES**

39, bd des Capucines, Paris-2^e - M^o Opéra et Madeleine. Tél. OPE 17-37

Après "ANGEL" et "CALL BOY"

La nouvelle Pièce "CHOC" de

Yves JACQUEMARD et Jean-Michel SÉNÉCAL

MODEL-BOY

ou

"AIMEZ-VOUS LE THÉ AU JASMIN" ?

avec

Thierry DUFOUR dans le rôle de SANDRO

Isabelle EHNI et les auteurs

Musique originale de Gérard PALAPRAT

ATTENTION ! SERIE LIMITEE DE REPRESENTATIONS



*Le Spécialiste du
Sous-Vêtements
Américain
en Cuir pour
Motorcycles*

**BOY'S
CUIR**

• B.P. 33 -
13005 - MARSEILLE -

Catalogue et Tarif CUIR ★★ Joindre 10^f pour Frais d'Expedition ★★

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13

dirigé par un Arcadien

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris

94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

EN MONTAGNE... à 4 heures de train de Paris

MAISON DE WEEK-END

Construction de caractère - entièrement restaurée
Jardin d'agrément - Ski - Lacs - Forêts - Détente

Prix : 90 000 F

OFFICE IMMOBILIER PARISIEN

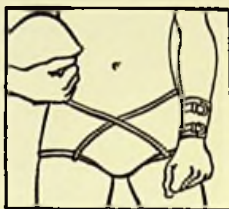
11 bis, rue de Leningrad, 75008 Paris

Tél. : 522-93-89, l'après-midi et sur rendez-vous

Amis d'ARCADIE, chez

B A R L A Y

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI^e

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

ACHETE CHAMBRE — STUDIO — APPARTEMENT

Paiement comptant

Renseignements gracieux aux Arcadiens

Sur rendez-vous : 533-91-73